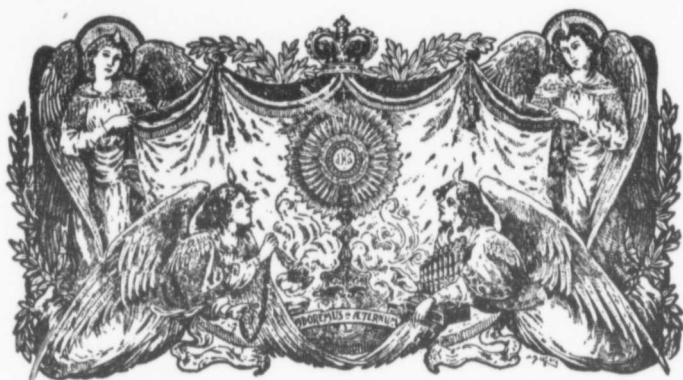




La Sainte Famille

D'après F. Ittenbach.

a
(
e
L
V
M
~



Sommaire du mois de Février 1905.

Près de l'Eucharistie, (*poésie*). — Pensée dominante : la visite au Saint Sacrement. — Le saint vieillard Siméon. — Le cierge, (*poésie*). — Ordinations et premières messes. — A nos zélateurs et zélatrices. — Sujet d'adoration : le Seigneur est avec vous. — L'Eucharistie : tout est là ! — Le Pain du Ciel, (*cantique*). — Variétés. — La messe mensuelle. — Chronique : au Cénacle de Montréal.

Près de l'Eucharistie

*Est-il une douceur plus divine et plus pure
Que celle que l'on goûte au pied de ton Autel ?
Pareille au Séraphin, ta pauvre créature,
Seigneur, y vient puiser un amour éternel...*

*Cet amour infini dont notre âme s'enivre,
Le seul parfait bonheur pour nos cœurs affligés,
Qui rafraîchit notre âme, et qui nous aide à vivre,
A vivre !... loin du ciel, ici-bas, exilés.*

*On sent qu'on peut parler et que l'on peut se plaindre,
Qu'on peut pleurer aussi, même parfois gémir,
Sans jamais ni trembler, ni reculer ni craindre
Devant Toi, qui comprends et qui peux tout guérir.*



PENSÉE DOMINANTE
Pour le Mois de Février 1905.

La Visite au Saint Sacrement.



L'existence dans la vie d'un grand nombre de chrétiens, même de très bons chrétiens, un phénomène étrange et pénible à constater : c'est le peu de cas qu'ils font de la présence de Notre-Seigneur au milieu d'eux et leur indifférence à le visiter en sa demeure.

Avouons-le : nous ne traitons pas assez *humainement* l'Hôte auguste de nos tabernacles ; je veux dire que nous ne nous conduisons pas à son égard comme à l'égard d'une personne vivante. Nous croyons à la présence réelle, certes, mais nous vivons, ou bien comme si le Sauveur n'habitait l'église que le dimanche, ou bien comme s'il n'y était d'ordinaire qu'à l'état de relique, très sainte sans doute, mais inanimée et indifférente. Nous oublions trop, pratiquement, que la vie remplit nos tabernacles et en déborde ; que cette grande maison, appelée l'église, est habitée, même sur semaine, et par quelqu'un de bien vivant, qui n'y est que pour nous, et qui n'a tenu à être ainsi notre proche voisin que pour avoir la joie de nous recevoir chez lui, de nous y combler de largesses et de gagner plus sûrement notre cœur par ce touchant témoignage de son amitié.

Il ne sera pas inutile de nous rappeler les divers motifs que nous avons de rendre visite à notre puissant et bienveillant Ami.

On distingue dans le monde plusieurs sortes de visites, selon l'objet qui les inspire : il y a les visites *officielles* ou de *cérémonie*, les visites de *remerciement*, de *condoléances*, d'*amitié*, et enfin, les visites d'*intérêt*. Jamais nos visites à nos semblables ne revêtent tous ces caractères à la fois ; mais il n'en va pas ainsi dans nos rapports avec Notre-Seigneur : nous avons toujours autant de raisons d'aller le voir, et par le fait autant de devoirs à remplir en sa présence, que nous venons d'énumérer de catégories de visites.

1. Les visites *officielles* ou de *cérémonie* sont celles que doivent des inférieurs à leur supérieur hiérarchique, en certaines circonstances. Quand un grand personnage, un représentant de l'autorité supérieure, passe dans une ville, tous ceux qui dépendent de lui directement sont tenus d'aller lui offrir leurs hommages, et, s'il y séjourne quelque temps, on se fait un devoir de l'entourer d'une escorte d'honneur.

L'application est facile : le Roi des rois a daigné s'arrêter au milieu de nous ; sa Majesté trois fois sainte se plaît à résider dans notre voisinage et nous, ses humbles sujets, qui dépendons de lui en tant de manières, qui ne sommes rien que par lui, nous ne nous sentirions pas obligés par de hautes convenances à lui présenter, au moins de temps en temps, en son domicile, l'hommage de nos *adorations* ?

2. Quand on a reçu de quelqu'un un cadeau ou une invitation à dîner, on lui doit une visite de *remerciement*. Nous n'essaierons pas d'énumérer ici les "cadeaux" de notre incomparable Bienfaiteur. Chacune de nos journées n'est-elle pas un tissu de ses largesses ? Nous aurions donc beau multiplier nos visites, nous resterions toujours en retard envers Lui. Est-ce une raison toutefois pour ne lui en faire aucune ?

Si, de plus, notre généreux Ami nous fait l'honneur de nous inviter parfois à sa Table, il est clair que le quart d'heure d'actions de grâces après la communion ne saurait suffire à l'expression de notre reconnaissance, pas plus que ne suffisent à des convives les deux ou trois heures passées, après le repas, en compagnie de leur hôte. Et, de même que la politesse exige encore d'eux

une visite, les convenances nous en font à nous aussi un devoir.

3. A la nouvelle qu'un ami est dans la peine, que le malheur vient de fondre sur lui, que la mort a frappé l'un des siens, on s'empresse de le visiter ou de lui envoyer du moins l'expression de ses *condoléances*.

Oh ! la jouissance délicate pour une âme pieuse que de pouvoir se dire : " Mon Sauveur est dans la peine ; il se plaint d'être abandonné, outragé, trahi de plus en plus ; chaque jour de nouveaux deuils attristent son Cœur sacré : que d'âmes tendrement aimées lui sont ravies !... J'irai donc le consoler, je veux lui dire la part que je prends à sa peine. Si les autres le délaissent et le font souffrir, il aura du moins cette joie de me voir à ses pieds multipliant les actes d'amour et les protestations de fidélité."

4. Les visites d'*amitié* sont celles que se font entr'eux les amis, uniquement parce qu'ils sont amis, et pour se témoigner et entretenir ainsi leur amitié. Quand on s'aime, en effet, on se plaît aux épanchements intimes et aux fréquentes visites. Des amis qui ne se verraient jamais entr'eux finiraient par tomber dans une mutuelle indifférence.

N'aurions-nous d'autre motif que celui-là d'aller régulièrement visiter Notre-Seigneur, qu'il devrait amplement nous suffire. Nous avons tout avantage en effet à entretenir des relations qui nous honorent à ce point et sont pour nous la source des joies les plus profondes et les plus douces.

5. Enfin, que de visites ne dicte pas l'*intérêt* !... Les indigents ne se lassent point d'aller " tirer les sonnettes " des riches ; le besoin les empêche de s'apercevoir qu'ils sont souvent importuns. Et, quand on a à cœur le succès d'une entreprise difficile, pour laquelle est nécessaire le concours d'hommes influents, on ne craint pas non plus de multiplier les démarches.

Au moins par intérêt, nous aussi, visitons bien souvent Celui qui seul peut soulager efficacement notre misère spirituelle, et nous aider dans l'œuvre importante et difficile de notre sanctification et de notre salut.





Le Saint Vieillard Simeon

I



UAND Marie se rendit à Jérusalem pour se soumettre humblement à la loi de la purification, le Saint-Esprit inspira au vieillard Siméon la pensée de venir au temple, comme Marie y présentait Jésus. Instruite par le même esprit, la divine mère laissa approcher le vieillard. Elle déposa dans ses mains tremblantes l'objet de son amour, et Siméon, le prenant, le regarda avec tendresse et l'embrassa.

Son âme alors dut s'écrier avec l'Épouse des Cantiques : Mon bien-aimé est à moi, *dilectus meus mihi*. C'est le même cri que poussera toute âme admise au banquet eucharistique. Le Verbe l'a dit dans les saints Livres : ceux qui s'éveillent le matin pour se tourner vers moi me trouveront. Il est bon pour les cœurs qui le cherchent, il accourt au-devant de leurs désirs, il se livre à leurs chastes embrassements. O familiarité sublime dont les anges ne peuvent comprendre l'excès ! Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes, et, pour l'éprouver, nous n'avons qu'à regarder le tabernacle. Qu'y fait notre Dieu ? Il attend, il attend des âmes. Il y cache sa majesté de peur que ses rayons ne les éblouissent ; il y voile sa grandeur de peur que nous ne nous trouvions trop petits devant elle ; il s'y humilie et s'y anéantit bien plus qu'à Bethléem, afin que nous puissions le prendre entre nos bras, le presser contre notre cœur, jouir de son approche bien mieux que l'heureux vieillard de Jérusalem. Nous aussi donc, nous nous écrierons : *Dilectus meus mihi*, mon Dieu a daigné se faire mon ami, mon Créateur a voulu devenir mon bien-faiteur, et en témoignage de ce désir, il s'est livré à moi, il s'est abandonné au gré de ma volonté, *dilectus meus mihi*, il m'appartient, rien ne saurait me l'enlever.

II

Siméon, ayant vu et reçu Jésus-Christ, n'attendit plus rien sur la terre. A peine a-t-il reçu entre ses bras le doux fruit de la vie, que sa jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle. En lui s'accomplit la transformation qui doit plus tard se réaliser tant de fois dans les âmes. Il lève au ciel ses yeux baignés de larmes d'attendrissement et de bonheur, sa bouche s'ouvre, et dans le transport de son amour, au milieu des douceurs dont son cœur était inondé, sa voix retentit, il rend témoignage comme les bergers dans la région de Bethléem, comme les Mages au sein de l'Orient. Maintenant, Seigneur, dit-il, vous pouvez laisser aller en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous envoyez. Je le vois. Je le tiens dans mes bras celui qui sera la lumière du peuple, le salut et la gloire d'Israël. C'est dans la paix du Seigneur que Siméon va s'endormir, maintenant qu'il a vu le Sauveur.

Vous laisserez donc partir dans la paix votre serviteur, dit le vieillard, et bientôt son âme dégagée des liens du corps, va porter aux élus, qui reposent dans le sein d'Abraham, la nouvelle de la paix qui apparaît sur la terre et leur ouvrira le ciel.

Le saint vieillard, dit Bossuet, ne veut plus rien voir, après avoir vu Jésus-Christ ; il croirait profaner ses yeux sanctifiés par cette vue.

Quand on a connu Jésus Christ, quand on l'a goûté, qui pourrait aimer la vie et se repaître encore de ses illusions ?

Fuyons, fuyons cette Babylone pour n'être point corrompus par ses délices. Et vous, mes yeux, fermez-vous dorénavant, vous avez vu Jésus-Christ, il n'y a plus rien à voir pour vous.

C'est ainsi que le juste méprise la vie et ne la supporte qu'avec peine. Maintenant surtout, où pour voir Jésus dans sa chair et dans sa gloire, il faut mourir, la mort n'est-elle pas douce ? Si le saint vieillard a tant désiré de voir Jésus dans l'infirmité de sa chair, combien devons-nous désirer de le voir dans sa gloire !

III

Nous avons vu Jésus Christ dans son Eucharistie, nous l'avons tenu entre nos bras, nous l'avons pressé contre notre cœur par la sainte communion ; qu'attendrions-nous et que désirerions-nous encore sur cette terre ?

Ah ! que j'aime, après une communion bien fervente, méditer ce beau cantique de l'amante du Sauveur, la séraphique Thérèse ! " Je vis, chantait-elle, dans l'extase de son amour, mais c'est en Jésus qui m'a nourrie. Il s'est uni à moi par un ineffable mélange, et ce renversement me fait mourir de regret de ne pouvoir mourir.

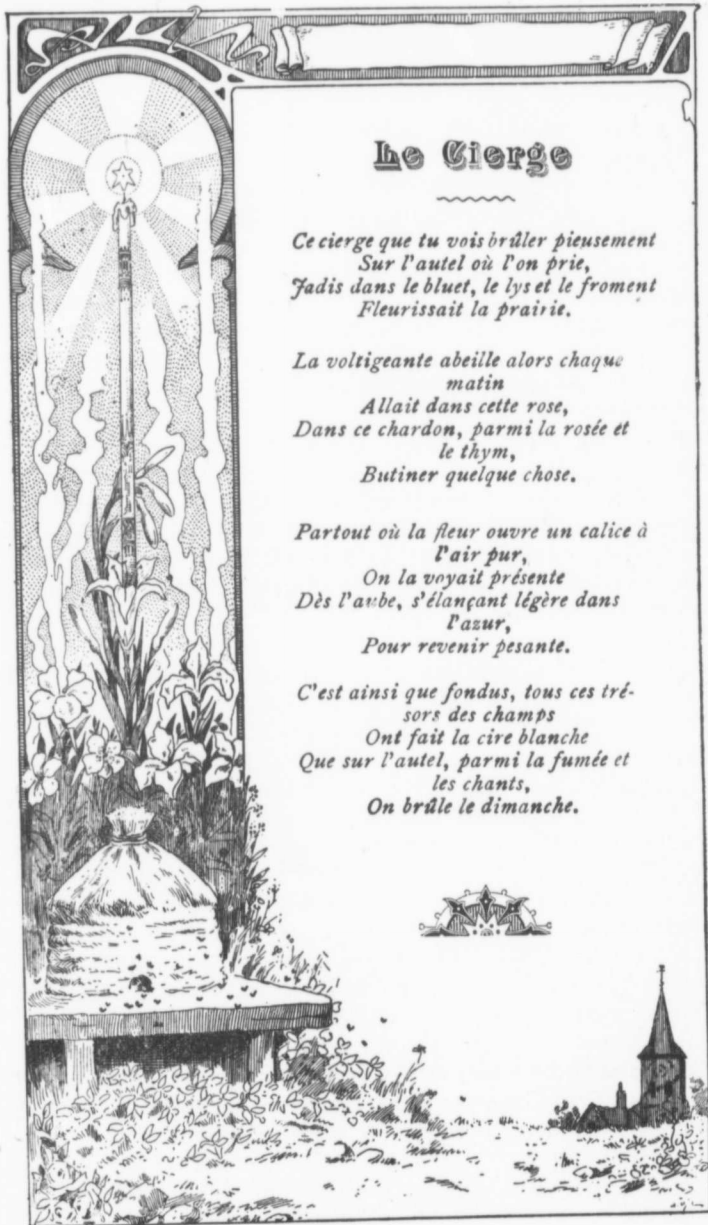
" Tout mon espoir est dans la mort. O mort, tes coups sont des gages du salut. Ah ! je t'en conjure, hâte ma délivrance. La douleur, la joie se confondent dans l'action de mon être, et cette lutte me fait mourir de regret de ne pouvoir mourir.

" Loin de mon Dieu, je languis triste. Ma vie n'est qu'une nuit et la lumière de mes jours n'est qu'une ombre. O douce mort, on ne saurait trop te chérir ! Viens trancher au plus tôt une vie que le péché souille sans cesse. Je vis et je meurs tout à la fois, et c'est ce qui me fait mourir de regret de ne pouvoir mourir.

" Rends-moi donc à mon Dieu ! Il est ma force, mon bonheur ! Ah ! fais que j'aie à lui, que mon cœur puisse reposer sur son cœur ; j'ai mis toute ma confiance en ce trépas tant désiré. O mort aimable, exauce donc mes souhaits ; sans toi, je me meurs du regret de ne pouvoir mourir.

" Mais non, ô mon Époux, malgré les soupirs de mon âme, je dois prolonger les langueurs de ma vivante mort. Je dois expier mes crimes par un plus long martyre, et cependant, sans vous je ne puis vivre, je meurs tous les jours, tous les jours. O mon Dieu, je le veux je veux souffrir encore. Oh ! que j'aime mes douleurs ! Comme mes larmes sont devenues à mes yeux d'un prix inestimable et d'un mérite glorieux ! Toujours aimer, toujours languir, toujours mourir. O regret de ne pouvoir mourir !"

MGR. RICARD.



Le Cierge

*Ce cierge que tu vois brûler pieusement
Sur l'autel où l'on prie,
Jadis dans le bluet, le lys et le froment
Fleurissait la prairie.*

*La voltigeante abeille alors chaque
matin
Allait dans cette rose,
Dans ce chardon, parmi la rosée et
le thym,
Butiner quelque chose.*

*Partout où la fleur ouvre un calice à
l'air pur,
On la voyait présente
Dès l'aube, s'élançant légère dans
l'azur,
Pour revenir pesante.*

*C'est ainsi que fondus, tous ces trésors
des champs
Ont fait la cire blanche
Que sur l'autel, parmi la fumée et
les chants,
On brûle le dimanche.*



II

O chrétienne, la vie est un champ
plein de fleurs,
Fleurs quelquefois amères,
Qu'on butine à travers la rosée et les
pleurs...
N'est-ce pas, pauvres mères ?

Fleurs douces où déjà semble éclore le
miel,
Fleurs odoriférantes
Et fleurs sans parfum, fleurs qui font
rêver du ciel
Et fleurs indifférentes,

Qu'importe ! tout est bon pour l'a-
beille et pour toi,
O céleste ouvrière !
Fois et peine et travail, tous, pétri par
la foi,
Tout devient la prière...

La prière innocente et qui brûle au
saint lieu
Avec sa flamme vierge.
Le bon Dieu fait les fleurs à l'abeille :
au bon Dieu
L'abeille fait le cierge

JOSEPH SERRE.





Ordinations et Premières Messes

“QUE c'était beau !” tel était le cri de bonheur et d'enthousiasme contenu que vous auriez surpris, amis lecteurs, sur les lèvres de la nombreuse assistance qui sortait le 18 et le 19 décembre dernier, de notre sanctuaire de l'avenue Mont-Royal.

“ Que c'était beau ! ” Et comment ne l'aurait-ce pas été, puisque le spectacle auquel venait d'assister cette foule était un de ceux que le ciel veut bien quelquefois prêter à la terre : où les âmes semblent entendre autour d'elles des frôlements d'ailes angéliques et respirent des impressions si suaves, si mystérieuses, qu'elles sont plutôt divines qu'humaines.

Mais de quoi s'agissait-il donc de si extraordinaire, direz-vous? — D'une de ces éclatantes manifestations publiques telles qu'on en voit quelquefois? — Plus que cela, avec moins d'éclat et de bruit. — Du couronnement d'un roi? Oui, mais d'un roi des âmes, d'un roi de l'éternité. — D'un miracle peut-être? — Oui encore, mais d'un miracle qui pour être invisible n'en était que plus étonnant. — Il s'agissait de l'Ordination sacerdotale de six élus de Dieu, qui recevaient en ce jour, par une consécration divine, par une transformation étonnante et miraculeuse le caractère sacré, éternel et divin de *Prêtres de Jésus-Christ*. — Jusqu'ici vous étiez des mortels : vous serez maintenant des immortels ; vous étiez hommes : vous serez des dieux ; vous étiez des sujets de l'Eglise : vous serez des rois des âmes ; vous étiez des membres du Christ par le baptême : vous en serez les coopérateurs, partageant sa puissance rédemptrice et ses plus sublimes prérogatives.

Ah ! qu'ils étaient beaux à contempler ces élus de Dieu, étendus au pied des autels comme pour mourir à la terre et se relevant pour vivre au ciel dont on venait d'invoquer l'assistance ; puis allant présenter au Pontife leurs mains à consacrer, leurs épaules à orner de l'étoile du souverain pouvoir, leur tête à bénir et à orner de la couronne du Sacerdoce par l'invocation du St Esprit ! — A ce spectacle, tous les cœurs furent émus et quelques larmes perlerent silencieusement sur bien des paupières.

Le lendemain matin nous réservait encore d'inoubliables impressions : les nouveaux prêtres montaient à l'autel pour exercer leurs redoutables pouvoirs.

Avez-vous jamais assisté à une première messe ? Rien n'est plus simple, plus grand, plus auguste que ce touchant spectacle. Au début de l'office, ce jeune prêtre, naissant en quelque sorte au ministère sacerdotal, fait penser à l'Enfant Jésus déjà victime en sa crèche de Bethléem. Après l'Evangile, vers l'offertoire, au moment sublime de la consécration, quand le célébrant élève en ses mains l'hostie devenue le corps et le sang du Fils de Dieu fait homme, il semble qu'on assiste au sacrifice sur le Calvaire, qui fut la première messe célébrée par Jésus-Christ lui-même pour la rédemption du monde.

L'émotion redouble quand on a connu l'heureux officiant encore enfant, adolescent, mêlé aux vulgarités de ce monde, exposé aux dangers, aux luttes du dedans ou du dehors, dont tout homme doit subir l'épreuve. Séparé de lui par le temps et par les circonstances, on le retrouve transformé, transfiguré par les longues études, les austérités, les exercices du séminaire ou de la vie religieuse, à l'état d'homme, de chrétien élevé d'ascension en ascension jusqu'à la dignité sacerdotale, et admis au privilège plus qu'angélique de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ dans le saint Sacrifice de la Messe.

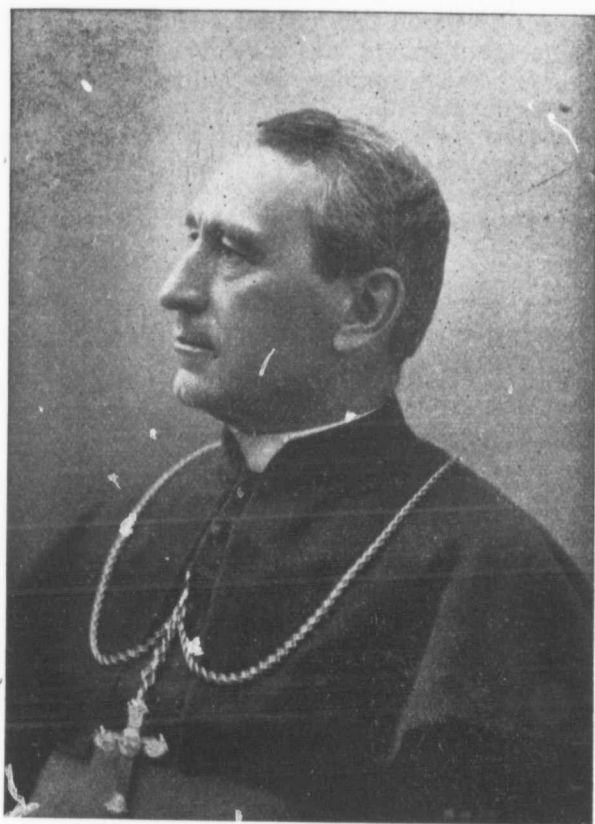
Tel était les réflexions qui nous venaient à l'esprit le 19 décembre dernier, quand, l'un après l'autre, nos six nouveaux prêtres montaient à l'autel. Nous avons entendu le tremblement involontaire de leur voix proférant les paroles liturgiques, le silence anéanti de leur adoration au moment suprême et redoutable de la consécration ; nous avons senti, sans le regarder, le tremblement de leurs mains offrant au Père céleste la Victime qu'ils venaient d'immoler. O ineffable moment !

Après le *Te Deum*, une cérémonie traditionnelle couronna dignement la fête. Chacun des religieux, chacun des parents vint tour à tour se prosterner devant les nouveaux prêtres et reçut à genoux leur bénédiction. Avec quelle émotion je les vis bénir l'un après l'autre les assistants, sans distinction de dignité, ni d'âge, poser sur les têtes prosternées leurs mains qui venaient de toucher le Sauveur, puis les relevant leur donner le baiser de paix. Mon tour venu j'eus peine à retenir mes larmes, et quand ces jeunes prêtres que j'avais pu appeler jusque là "*mes enfants*," me bénirent et me serrèrent sur leur cœur, je me sentis bien petit auprès d'eux tout embaumés encore des parfums de la grâce sacerdotale dans son premier matin.

Nous devons ici payer un tribut public de vive et profonde reconnaissance à Monseigneur Lorrain évêque de Pembroke, qui voulut bien accepter de venir conférer à nos jeunes religieux la grâce de l'Ordination. Certes, c'est à la piété bien connue de Sa Grandeur envers l'auguste Sacrement de nos autels et à son zèle pour sa gloire, que nous dûmes cette faveur ; mais nous en faisons aussi hommage à cette bonté si paternelle et si condescendante que chacun de nous put apprécier durant les trop courtes heures que Monseigneur passa parmi nous. Le souvenir en vivra dans nos cœurs reconnaissants.

Les heureux élus qui reçurent en ce jour la grâce sacerdotale sont : le R. P. Gmür de Amden, (Suisse), le R. P. Brousseau, et le R. P. Côté, du diocèse de Québec, le R. P. Dubé, le R. P. Gaudet et le R. P. Lagacé de Montréal.

Outre les six nouveaux prêtres dont nous venons de parler, huit autres de nos jeunes religieux prirent part à la fête à des degrés divers : un, le F. Edmond Ouellet, reçut le Sous-diaconat ; trois, les F. F. Léon Schainks, Joseph Thibault, Albert Vallières, reçurent les Ordres Mineurs ; quatre, les F. F. J. Brouillette, H. Lachance, J. B. Défradas, J. Carrière firent, par la sainte Tonsure, leur premier pas dans la cléricature.



SA GRANDEUR MGR LORRAIN

EVÊQUE DE PEMBROKE.

On le voit, notre communauté de Montréal est visible-
ment bénie de Dieu. Une maison d'études y est établie
depuis quelques années sous le nom de Scholasticat. Les
jeunes religieux qui se destinent au Sacerdoce y reçoivent,
sous la direction d'un Père, un cours soigné de
sciences sacrées. Le Scholasticat a déjà porté des fruits
consolants ; jusqu'ici treize prêtres en sont sortis et il
renferme encore les germes féconds de prochaines et
riches moissons. E. G.

A nos dévoués Zélateurs et Zélatrices

LA diffusion du *Petit Messager* s'accroît chaque jour
dans des proportions étonnantes, grâce au dévouement
des âmes généreuses qui ont pris à cœur cette
Œuvre de piété et d'apostolat. Nous pourrions raconter
mille exemples de ce que peut, chez ceux mêmes dont les
ressources paraissent le plus minimes, le zèle inspiré par
la foi ; mais nous blesserions la modestie de ceux qui en
sont les héros. Qu'il nous suffise de dire ici à tous ces
amis, voisins et éloignés ; *Merci et bon courage* ; vous
faites une œuvre sainte en dispersant aux quatre vents
ces pages toutes pleines de Jésus-Hostie ; vous prêchez
votre divin Maître, vous Le faites pénétrer dans ces
cœurs qu'Il tient à conquérir. Il vous en remercie Lui-
même et Il vous en récompensera.

Images à prix réduits

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur notre ca-
talogue d'images publié aux dernières pages d'annonces.
Plusieurs prix ont été diminués. L'occasion est on ne
peut plus favorable pour acheter à bas prix de très jolies
images.

SUJET D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement

Le Seigneur est avec vous.

I. — Adoration.

Dominus tecum! — *Le Seigneur est avec vous!* Dès le premier instant de votre existence, ô Marie, le Seigneur fut avec vous, car c'est Lui qui vous créait toute belle et sans tache, parfaitement pure, et déjà ce privilège sans égal de l'Immaculée-Conception, illuminant votre esprit d'une lumière sans ombre et inondant votre cœur d'un amour ineffable, vous découvrait toutes les perfections et toutes les amabilités divines et vous livrait à Dieu comme un holocauste immolé à tous ses droits.

Dominus tecum! — Comme le Seigneur était bien avec vous aussi, le jour de votre bienheureuse nativité qui devait réjouir l'univers tout entier, et avec quelle générosité, alors, vous avez offert à votre Créateur vos jours et vos heures, votre vie et votre mort!

Le Seigneur était encore avec vous, très aimable petite Enfant, vous inspirant, vous conduisant, vous portant, lorsque vous vous présentiez au Temple; et tout le temps que vous demeurâtes en ce lieu saint, les agneaux sans tache et les innocentes colombes que l'on immolait chaque jour sur l'autel, n'offraient pas à la Majesté divine un sacrifice aussi pur ni aussi agréable que celui que vous faisiez en vous donnant vous-même en esprit de sacrifice. Le Seigneur était toujours avec vous, ô Marie! *Dominus tecum!*

Mais un jour vint où ces deux mots tout célestes retentirent réellement à vos oreilles de chair et plus profondément à l'intime de votre âme.

Ce fut le moment mille fois béni de l'Incarnation, voulu de Dieu avant l'existence des mondes, attendu par les siècles, salué par les désirs de la terre et des cieux. O Mère, ô Vierge, ô Marie, quel séraphin redira vos adorations et vos anéantissements à cette heure?

Alors, plus que jamais, le Seigneur est avec vous ; Il est avec vous, non plus seulement comme Dieu, mais en qualité d'Homme-Dieu, et à ce titre, Il est à vous, Il vous appartient comme un enfant à sa mère. *Dominus tecum !*

Et, lorsque vous l'aurez donné au monde, ce Jésus, Fils du Dieu vivant et votre Fils, Il sera encore avec vous et vous serez avec Lui, partout et toujours ; depuis la crèche jusqu'au Calvaire, vous ne cesserez de réaliser les paroles de l'Archange : *Dominus tecum*, et tous les actes de votre vie rediront sans cesse : *Fiat, fiat !* Ce sera votre adoration perpétuelle.

Mais lorsque votre Fils bien-aimé sera remonté au Ciel, sur son trône de gloire, comment sera-t-il encore avec vous, ô Marie, comment pourra-t-on vous dire *Dominus tecum ?*

Ah ! le mystère eucharistique est là pour me répondre et m'expliquer autant que faire se peut le mystère de votre union toujours grandissante avec le divin Roi de nos cœurs.

Jésus revenait en elle, en tant qu'Homme-Dieu, dans le Très Saint Sacrement ; chaque matin c'était comme une nouvelle incarnation du Fils de Dieu dans le sein de Marie et, plus que jamais, les Anges pouvaient la saluer en lui disant : *Dominus tecum !* En toute vérité elle était le Tabernacle vivant du Dieu vivant.

Méditons et goûtons ces choses sublimes et ne craignons pas de nous les approprier dans une certaine mesure, car tout chrétien devient *temple de Dieu* par le baptême ; le Père, le Fils et le Saint-Esprit font en lui leur demeure tant qu'il reste en état de grâce, et la communion fréquente et bien faite est pour donner toujours de nouveaux accroissements à la vie divine de Jésus en lui.

II. — Action de grâces.

Dominus tecum ! — *Le Seigneur est avec vous !* C'est le don de Dieu lui-même fait à Marie, mais dans une mesure débordante et unique, tel qu'il ne sera jamais fait à aucune autre créature.

Etant donné maintenant que Marie comprenait la grandeur et l'immensité de ce don au-dessus de tout don, autant qu'une pure et très noble créature peut les comprendre, jugeons par là de ce que put être sa vie d'action de grâces.

Contemplons seulement ce qui se rapporte au don de Dieu fait à la Très Sainte Vierge dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, puis de l'Eucharistie qui les renouvelle et les perpétue au milieu de nous, et nous verrons ce que fit Marie pour y répondre.

O mon Jésus, ô Fils de Dieu et de la Vierge bénie, que vous étiez bien à Marie, uniquement à Marie, dans les premiers mois de l'Incarnation, alors que personne au monde, pas même son chaste Epoux Joseph, n'avait l'idée du mystère d'amour qui s'était opéré au jour de l'Annonciation !

Comme Il est à vous ô Marie, cet Enfant-Dieu que vous portez dans vos bras, que vous pressez sur votre Cœur, que vous couvrez de chastes baisers, *Dominus tecum !*

Comme Il est à vous ce jeune adolescent de Nazareth qui travaille sous vos regards et ne fait rien sans votre agrément !

Il est à vous aussi sur le Calvaire, Jésus, le Sauveur du monde, mais à l'état de Victime parfaite et comme un Epoux de Sang, pour vous faire enfanter dans la douleur les membres de son corps mystique. Toujours *Dominus tecum*. Mais encore et surtout, comme il est bien avec vous et à vous le Christ Eucharistique que, chaque matin, votre nouveau fils, saint Jean, immole pour vous au Cénacle et vous redonne à la sainte Table ! Toujours, toujours le Seigneur avec vous. *Dominus tecum !*

Quelle sera donc votre action de grâces, ô Marie, pour le don de Jésus, qui comprend et surpasse tous les dons ? — Ce sera de vous donner vous-mêmes, en redisant et vivant toujours le *fiat* du grand jour ; ce sera de chanter par vos œuvres, mieux encore que par votre bouche, le *Magnificat* de la Visitation ; ce sera surtout en offrant à Dieu le Père ce même Jésus qui est bien votre propriété, puisque c'est le Sang de votre sang, la Chair de votre chair.

O Marie, nous sommes vos enfants : participant aux mêmes bienfaits que vous, nous voulons vous imiter, et en action de grâces nous nous donnerons sans cesse en union avec vous et votre divin Fils au Très Saint Sacrement.

III. — Réparation.

Dominus tecum ! — Le Seigneur est avec vous ! C'est ce qui vous oblige à mener une vie de victime, ô très douce Vierge ! Vous êtes trop unie à cette divine Victime pour ne point partager ses souffrances. L'amour seul suffit à expliquer pourquoi et comment Marie dut être la Reine des martyrs. C'était elle avant tout que Jésus était venu racheter ; elle devait être sa première et plus généreuse conquête. Elle le savait, elle le voyait. " La coupe où elle buvait sans cesse les effluves de charité éternelle, c'était la main percée de son Fils qui la lui présentait ; ou plutôt le Cœur agonisant de ce Fils était lui-même cette coupe qu'elle pressait jour et

nuit de ses lèbres." Il est dès lors bien aisé de comprendre, ou, pour mieux dire, on est contraint d'avouer que la douleur lui était un refuge, un soulagement, un apaisement, une eau pour étancher sa soif, une nourriture pour assouvir sa faim, l'objet enfin d'une passion dévorante et comme insatiable... " Du moment que Jésus rachetait le monde par la croix, la terre, sans la douleur, eût été un enfer à sa Mère."

De cette considération ressort pour nous un enseignement très pratique: voulons-nous savoir si le Seigneur est avec nous et jusqu'à quel point nous aimons Jésus? examinons comment nous portons notre croix et si nous voulons bien être victimes avec Jésus pour le salut du monde. N'oublions jamais non plus que la participation à la Chair et au Sang du Sauveur nous oblige à communier également aux souffrances de sa Passion.

IV. — Prière.

Dominus tecum! — *Le Seigneur est avec vous!* " Il faut le répéter, car on n'a jamais fini de le dire. C'est une parole inépuisable, une parole incommensurable, qui contient des mondes de dilection, de donation, d'union; et partant des mondes de sainteté, de paix et de béatitude." — Et c'est pourquoi, ô Marie, *vos supplications sont toutes-puissantes*. Dieu a voulu vous devoir l'investiture, le libre exercice et la complète installation de sa royauté sur le monde. N'était-il pas juste qu'Il vous établît vous-même Reine et Souveraine de l'univers tout entier?

Le Seigneur est avec vous! Vous disposez donc des richesses et de la puissance du divin Roi; ô Marie! comment n'aurions-nous pas confiance en vous? que ne pouvons-nous pas, que ne devons-nous pas espérer d'une si grande Reine, qui est en même temps une si bonne Mère?

O Reine! ô Marie! nous vous demandons par-dessus tout de nous attirer à Jésus et de nous donner Jésus, afin que nous puissions mériter d'entendre aussi ces petits mots si pleins de choses: *Dominus tecum!* — *Amen.*





L'Eucharistie : tout est là !



EST au L., petite ville industrielle et protestante de la Suisse, dans une humble maison.

Une femme va mourir.

Sa fille Henriette est à son chevet.

Tout à coup, la mourante s'interrompt dans son râle et appelle :

— Henriette, mon enfant.

— Je suis là, mère.

— Écoute, ma fille. Je vais mourir. Mais souviens-toi toujours : l'*Eucharistie, tout est là !*

Elle ne prononça plus d'autre parole et expira peu après.

Henriette était l'un des enfants de W***, horloger du pays. Elle avait quinze ans. C'était un excellent cœur. Ses talents en avaient fait la préférée de son père. Au surplus, elle était bonne ménagère, amie de l'ordre, simple et modeste dans sa mise. Son bonheur était de rester comme elle le disait, *auprès de papa*. Elle avait suivi avec succès les bonnes leçons données dans les écoles de la ville, connaissait les mathématiques, l'histoire, les sciences naturelles, et parlait le français et l'allemand. Le soir, après le repas, elle accompagnait son père au cercle ou prenait part, à la maison aux réceptions d'amis. Sans être belle, elle n'était pas désagréable. Tout le monde l'estimait et l'aimait. Elle appartenait comme son père, à la religion protestante.

Cet homme, bon, mais faible et imbu de préjugés, avait donné son nom à la loge maçonnique de l'endroit. Il ne recevait guère chez lui que des protestants et des francs-maçons. Quand il s'était marié, sa femme, profondément religieuse et d'une nature très droite, n'avait pas eu l'heur de plaire à sa famille. On avait exigé qu'il la logeât dans une maison autre que la sienne. Et, à mesure que leurs enfants étaient venus au monde, on les avait enlevés à leur mère pour les confier à d'autres mains.

Ceci expliquera au lecteur comment, au temps où cette femme mourut personne ne l'assistait qu'Henriette. Celle-ci, en bonne fille qu'elle était, avait demandé la permission d'aller auprès d'elle et de lui donner ses soins. Quand la mourante lui dit : " Mon enfant, souviens-t'en : l'Eucharistie, tout est là ", nul autre qu'elle n'entendit cette grave parole.

La jeune fille avait été frappée des derniers mots de sa mère.

Elle appartenait, nous l'avons dit, au culte protestant. L'Eucharistie était donc pour elle chose à peu près inconnue. " Qu'est ce que cela peut bien être, se demandait-elle sans cesse, pour que ma mère ait dit : " tout est là " ? pour qu'elle ait appelé, comme elle l'a fait, mon attention sur ce point ? pour qu'elle ait donné à cette déclaration le caractère solennel d'une recommandation suprême ? Il faut absolument que j'aie le dernier mot de ce mystère ! "

Henriette avait passé deux ans à Stuttgart pour achever son éducation. Là, le hasard l'avait fait tomber dans une pension catholique que fréquentait un pieux et savant prêtre. Les conversations auxquelles elle avait pris part avec le respectable ecclésiastique l'avaient guérie de bien des préjugés. Elle en retenait particulièrement ce souvenir que l'Eucharistie se trouvait chez les catholiques et que les catholiques l'entouraient d'une profonde et affectueuse vénération. Pour savoir plus à fond ce qu'était l'Eucharistie, il lui fallait donc le demander aux catholiques.

Bien que la ville du L... soit protestante, il s'y trouve quelques catholiques. On leur a donné un prêtre.

Un soir donc, comme son père allait au cercle, Henriette, alléguant son deuil, resta à la maison. Quand elle sentit son père assez éloigné pour ne pas s'apercevoir de sa démarche, s'enveloppant d'une longue mantille noire elle s'en fut trouver le prêtre catholique.



Souviens-toi toujours : " L'Eucharistie, tout est là ! "

— Monsieur, dit-elle, je suis protestante. Mais ma mère, qui était des vôtres et dont je porte le deuil, m'a dit en mourant : " L'Eucharistie, tout est là ! Souviens-t'en toujours, ma fille ! " Je sais que l'Eucharistie se trouve chez vous. Je viens vous demander ce que c'est.

L'homme de Dieu expliqua à l'enfant comment Notre-Seigneur a institué l'Eucharistie pour perpétuer sa présence au milieu de nous et comment il a donné aux prêtres la miraculeuse puissance de changer le pain en son corps et le vin en son sang. Il lui fit lire, dans l'Évangile, les paroles où ce mystère est affirmé. Il lui montra que les apôtres l'ont cru et enseigné et que l'Église primitive a conservé leur croyance et continué leur enseignement.

“ L'Eucharistie, conclut-il : *tout est là, parce que c'est Dieu qui est là.* ”

Habités, comme nous le sommes, à l'idée de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, nous ne soupçonnons pas quelle émotion cette vérité fait éprouver aux personnes qui l'entendent énoncer et démontrer pour la première fois. Henriette en fut touchée, remuée, charmée jusqu'au fond de l'âme. “ Quoi ! se disait elle, il serait donc vrai que Dieu serait là, caché, anéanti, mais vraiment présent, et présent pour se donner à nous !... ”

Comme bien vous pensez, elle reprit plus d'une fois les jours suivants, le chemin du presbytère. Du dogme de l'Eucharistie, la conversation passa aux autres dogmes. Henriette s'instruisait à fond de la doctrine catholique.

Malgré toutes les précautions, ses démarches furent bientôt remarquées. Un jour, quelqu'un du cercle dit à son père :

— Eh, dis donc ! Est-ce vrai que ta fille Henriette va se faire catholique ?

L'homme se prit à rire.

— Que me racontez-vous là ? fit-il. Il n'en est pas question.

A quelques soirées de là, on revint à la charge, et, comme on avait pris des renseignements, on lui raconta en détail les démarches d'Henriette auprès du prêtre catholique.

Il rentra furieux.

— Henriette, on me dit que tu veux te faire catholique. Je te somme de me dire si c'est vrai.

— Oui, papa, c'est vrai.

— Ah ! c'est vrai ! — Eh bien, je te donne huit jours pour réfléchir. Dans huit jours, tu me diras à quelle décision tu t'arrêtes. Mais, si tu entends changer de religion, tu sauras qu'il faudra partir d'ici . . . As-tu compris ?

— Oui, papa . . .

Huit jours après, la jeune fille notifiât à son père qu'elle persistait dans la résolution de se faire catholique.

— Tu sais ce que j'ai dit, répondit-il. Faista malle. Tu partiras demain matin.

Le lendemain, la jeune fille quittait la maison paternelle et retournait à Stuttgard, avec la pensée d'y gagner sa vie comme institutrice.

Dix ans se sont écoulés.



Henriette a depuis longtemps abjuré l'hérésie protestante. C'est une fervente catholique. Elle dirige avec succès une école de jeunes filles, Mais sa santé, minée par le chagrin, a fait place à de douloureuses maladies.

Malgré la dureté dont son père avait fait preuve envers elle, jamais elle n'avait cessé de lui écrire. Un jour, elle lui fit savoir qu'elle se croyait menacée de bientôt mourir. Il accourut sans délai.

Quels furent les entretiens échangés, à ce second lit de mort, entre cet homme et sa fille ? Personne n'en connaît le détail. Mais ce qu'on sait, c'est qu'Henriette raconta à son père l'histoire de sa conversion au catholicisme ; la dernière parole de sa mère ; quelle impression cette parole lui avait faite ; comment elle avait voulu savoir ce qu'est l'Eucharistie ; à quel degré son âme avait subi, dès qu'elle avait appris à le connaître, l'attraction de ce sacrement. A mesure qu'elle parlait, le vieux protestant franc-maçon se sentait touché. Une lumière inconnue de lui éclairait son esprit. Son cœur tressaillait d'une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée... Lui aussi, il voulait savoir ce qu'est l'Eucharistie. Il allait se faire catholique.

Lorsqu'Henriette mourante redit devant lui les derniers mots de sa mère : "*L'Eucharistie, tout est là !*" cette parole avait ramené à Dieu, avec son âme à elle, l'âme de son père.

Le nouveau converti déposa auprès du corps de sa femme la dépouille de sa fille. Il veut, après sa mort, reposer à côté d'elles. Les trois tombes se toucheront. Mais on ne fera, au-dessus d'elles, qu'un seul monument. Et sur la croix dont les bras les couvriront tous les trois, on lit déjà les mots qui ont fait le salut des trois âmes : "*L'Eucharistie, tout est là !*"

— A V I S —

Nous prions nos abonnés qui verront sur la bande de leur *Messenger* l'abréviation " Jan. 5 " et qui n'auront pas encore envoyé le prix de leur réabonnement, de vouloir bien le faire au plus tôt, si comme nous l'espérons, ils désirent continuer à recevoir le "*Petit Messenger*." Dans le cas contraire, qu'ils veulent bien nous renvoyer le présent numéro qui nous informera de leur désistement.



LE PAIN DU CIEL

Parole de J. B. CHAUVIN.

Musique de W. MOREAU.

And^{no} (♩.: 66)

ORGUE

And^{no} (♩.: 56)

Jé - sus de son a - mour dé - voi - lant les mys -

te - res, Di - sait aux en - fants d'Is - ra -

A Tempo

- él Dieu fit pleuvoir ja - dis - la

Più mosso poco

man ne pour vos pères, Mais, ce n'était pas là le

pain, vrai pain du Ciel.

p

ce pain mystérieux, c'est la divine Hos-

-tite, De l'âme voyageuse immortelle.

-ment. C'est Vous même, ô mon Dieu, dans votre Sacre-

ment, Le Pain du Ciel, le Pain du Ciel, Sei .

gneur, Sei . gneur. Le Pain du Ciel c'est votre Eucha.ris . ti . e

SCHEUR - And^{no} (♩:60) *f: Cres.*
Le Pain du Ciel, *p* le Pain du Ciel, *p* Sei .
Sei.gneur, Sei.gneur Sei .
Sei.gneur, Sei.gneur Sei .

scen do
gneur, Sei . gneur. Le Pain du Ciel, c'est votre Eucha.ris . ti . e!
gneur, Sei . gneur. Le Pain du Ciel, c'est votre Eucha.ris . ti . e!
gneur, Sei . gneur, Le Pain du Ciel, c'est votre Eucha.ris . ti . e!

Combien il pèse au cœur le pain qu'offre le monde
 Oh ! que son calice est amer !
 Je n'ai trouvé partout qu'affliction profonde,
 Partout que la douleur vaste comme la mer,
 La joie est en Vous seul, mon Dieu, je l'ai sentie
 Quand votre ange à mes yeux fit resplendir vos traits ;
 Froment du paradis, j'ai goûté vos attraits ;
 Le pain du Ciel, Seigneur, c'est votre Eucharistie !

Salut pain des vivants, salut manne de l'Ange !
 Salut délices de mon cœur !
 Laissez-moi commencer ici-bas la louange
 Qu'avec les Séraphins nous redirons en chœur.
 Mon âme par l'extase est comme anéantie,
 Des angoisses du temps je ne m'aperçois plus
 J'ai déjà pris ma place au festin des Elus...
 Le pain du Ciel, Seigneur, c'est votre Eucharistie !

VARIETES

L'Adoration quotidienne dans un Hospice de Vieillardés

CEST une maison de retraite pour les pauvres et les vieilles ouvrières en soie : elles sont quarante, les plus jeunes ont près de soixante-dix ans, quelques-unes comptent quatre-vingt-trois à quatre-vingt-six ans.

Cette maison est pour elles — le mot est bien vrai — *l'anti-chambre du ciel* ; dans la paix et dans un bien-être qu'elles ont rarement connus, elles attendent sous la direction des religieuses de Saint-Charles, l'appel du bon Dieu.

Elles sont heureuses parce qu'elle se sentent aimées.

Sans doute, il leur faut une nourriture saine et forte, un lit moins dur que leur lit d'autrefois, mais il leur faut aussi *un peu d'affection* ; elles ont tant souffert, elles ont senti si vivement les douleurs du délaissement !

Un jour, nous étions au milieu d'elles, leur disant quelques paroles d'espérance, en leur donnant quelques conseils pour se supporter et se faire du bien l'une à l'autre.

« Nous ne sommes plus bonnes à rien, me dit tristement l'une d'elles.

« — Bonnes à rien ! vous croyez ? Oh ! si vous vouliez ; je sais une belle chose que vous pourriez faire toutes, et qui vous rendrait bien heureuses, parce qu'elle vous permettrait d'être bien utiles.

« — Même moi ? nous dit une infirme qui ne peut se servir de ses membres et qu'il faut traîner sur une chaise à roulettes.

“ — Oui, même vous, et peut-être vous mieux que les autres. Il ne faut pour cela ni mains, ni pieds: Vous savez bien aimer un peu le bon Dieu, n'est-ce pas? vous qui avez tant aimé vos enfants? ”

Je vis une larme dans ses yeux.

“ — Et moi, et moi? dirent deux aveugles.

“ — Et vous aussi, il n'est pas nécessaire de *voir* pour ce que je veux vous proposer.

“ Qu'est-ce donc? ”

“ — C'est tout simplement d'aller tenir compagnie au bon Dieu, comme vous allez tenir compagnie à celles de vous qui ne quittent pas leur lit.

“ Voulez-vous que nous arrangions cela? Il me faut *deux de vous* pour chaque demi-heure; les Sœurs feront le reste; au commencement elles vous avertiront, et bientôt vous irez toutes seules devant le Saint Sacrement, comme vous allez, à heure fixe, au jardin ou au réfectoire.

“ Pendant cette demi-heure, vous direz votre chapelet.

“ — Et si je dors? ”

“ — Si vous dormez? oh! n'ayez pas peur, le bon Dieu vous regardera volontiers dormir; est-ce que vous n'étiez pas contente, chez vous, quand vous regardiez dormir vos enfants près de vous? Pendant ce temps votre Ange gardien priera à votre place et en votre nom.”

Et ce fut vite organisé.

Depuis ce jour, ces vieilles et bonnes ouvrières n'ont pas manqué, à toutes les demi-heures, de venir dire leur chapelet devant le Saint Sacrement et. . . quelquefois de dormir.

Les infirmes qui sont dans les salles, se font traîner sur leur chaise; et nous en avons eu une — morte maintenant — qui a plus d'une fois passé presque toute sa journée près de Jésus-Christ dans un petit coin. Elle nous disait: *Ici je n'embarrasse personne et je suis mieux que dans la salle; et puis j'ai tant à réparer.*

Les aveugles dînant à part et avant les autres viennent pendant les repas.

Tous les lundis, après la messe, l'aumônier leur parle cinq minutes sur cette visite au Saint Sacrement, et leur indique une intention pour la semaine; elles l'oublient, mais Jésus-Christ s'en souvient.

Il n'est pas possible que le bon Dieu ne mette pas au ciel tant de bonnes âmes qui lui tiennent si assidûment compagnie.



La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du “ Petit Messenger ” sera célébrée le Jeudi 16 Février, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



CHRONIQUE DU GENAGLE DE MONTREAL

Octobre. Retraite Annuelle.

L'ETE s'en est allé. L'âme, un instant distraite et charmée par les beautés de la chaude saison, en voit avec regret disparaître la poésie enchanteresse. Puis, se recueillant, elle considère la rapide et fragile existence de ces splendeurs naturelles, et voit que tout passe vite ici-bas !...

Quelle heure serait donc mieux choisie pour nous rappeler les grandes vérités relatives à nos destinées ? Aussi le moment de la retraite est venu pour notre communauté. Nous fermons les yeux à la terre, et pendant dix jours, nous étudions les voies de l'union de l'âme avec Dieu : car tel était le thème des instructions.

La clôture de la retraite est marquée par une fête bien douce. Un de nos frères achève l'immolation commencée depuis plusieurs années en faisant sa profession perpétuelle. Oh ! le beau spectacle que celui d'une âme qui se donne sans retour à Jésus-Hostie ! Puis le tableau change... La scène est moins grave, mais tout aussi touchante. Notre famille reçoit en ce jour son Benjamin. Il nous est arrivé depuis quelques mois de Saint André de Ristigouche et aujourd'hui, il revêt le saint Habit. Il est grave malgré ses quinze ans ; dans son regard, il y a de la candeur, du courage et de la générosité. C'est pourquoi, il a brisé ses rêves de jeune homme :
" Et c'est ta croix sanglante, ô Christ, qu'il a choisie."

Novembre, Mois des morts.

Voici l'heure des souvenirs d'outre-tombe. Dans la chaire retentit le "*Misereмини mei.*" Le cœur se penche sur des cercueils, évoque des souvenirs, les uns vieillis mais toujours chers ; les autres d'hier peut-être. De lentes larmes tombent sur les restes

glacés des disparus. L'âme exhale l'encens de sa prière pour les pauvres défunts. La main des fidèles s'ouvre généreuse pour faire célébrer le Saint Sacrifice de la messe, et éteindre les brasiers du Purgatoire avec le sang de Jésus. Enfin du milieu des pleurs naît l'espérance, car bientôt nous serons réunis à ceux que nous pleurons !...

Retraite des Messieurs.

La religion, la nature, tout invite encore au recueillement à cette époque. Ce sera aussi le mois des Retraites pour nos Agrégés. Du 6 au 12, les messieurs se pressent dans notre chapelle pour entendre la Vérité sainte. Malgré les préoccupations temporelles, malgré les fatigues du jour, ils sont assidus et se montrent très soucieux des intérêts de leur âme.

Chant populaire.

Nos Pères profitent de la circonstance pour inviter, selon le désir du Saint Père, les fidèles à prendre part aux chants liturgiques. On répond avec bienveillance à cet appel, et désormais le vieillard et l'enfant, la jeune fille et sa mère, tout le peuple en un mot chantera louange et prière à Jésus-Hostie.

Dimanche le 13 a lieu la clôture de la retraite des messieurs. Ils font un imposant triomphe à Jésus. Toutes les voix s'harmonisent dans des chants grandioses. En des accents qui défient toute hypocrisie et tout respect humain, ils promettent solennellement fidélité au Christ et à sa loi. Ils adoptent cette belle devise : "*Je dois, je puis, je veux !*", et forts de leurs bonnes résolutions, ils s'en vont à travers la mêlée combattre les bons combats.

Retraite des Dames et Demoiselles.

Le dimanche suivant commençait la retraite des Dames et Demoiselles. Pendant une semaine, trois instructions fidèlement suivies leur furent données chaque jour.

Deux femmes célèbres dans la Sainte Ecriture — Judith et Marie-Madeleine — personnifiant dans la vie chrétienne : l'une la Force et l'autre le Repentir, leur furent proposées comme modèles. D'après ces idées fondamentales, les divers états, les divers besoins des âmes furent analysés, expliqués. La vertu sans défaillance apparut dans toute sa grandeur et sa sublime beauté ; vint ensuite la vertu qui se relève, touchante comme les pleurs qu'elle verse, noble comme le sentiment qui l'anime. Ainsi les âmes fortes retremperent leur courage et les âmes faibles retrouvèrent la force et la consolation à la pensée que là-haut le Repentir est frère de l'Innocence.

Quel est le lien mystérieux qui déjà, sur terre, les unit ? C'est l'amour persévérant, ardent, pour le Dieu qui nous a tant aimés.
"*Dilexit.*"

Ce fut là la pensée du sermon de clôture. Puis Jésus s'avança en procession. Oh ! il était vraiment Roi en ce jour ; et comme il faisait bon être ses sujets ! Il passe au milieu de ces fidèles enflammés d'amour qui lui font brillant cortège. Comme Il dut verser de bienfaits sur tous ces cœurs qui ne battaient que pour Lui ! Un trône des plus splendides, tout flamboyant de lumières et couvert de fleurs, le "*Dilexit*" du cœur de Jésus brillant en lettres de feu sur d'autel, des soli enlevants, le chant plein d'enthousiasme de la foule, toute cette poésie qui se détache du culte religieux, nous fit goûter une de ces heures, où il semble que le ciel donne un baiser à la terre.

La Présentation.

De fête en fête, nous arrivons à la Présentation de Marie au Temple. Ce jour nous est cher comme toutes les fêtes de Marie : c'est une si bonne Mère pour nous ! Chacun aime à se dire son enfant, et sait qu'il lui doit sa belle vocation eucharistique.

Aujourd'hui un cachet spécial s'ajoute à la fête de la Sainte Vierge, dans notre Cénacle de Montréal. Six de nos Frères font profession. Pour trois d'entre eux, c'est le sacrifice suprême : ce sont les derniers vœux. En outre deux nouveaux Frères prennent le saint habit et entrent dans la famille.

Marie a choisi un peu partout les Enfants qu'elle veut donner à son Fils. Elle en a appelé de Montréal, de Montmagny, de St. Sébastien, de Ste. Monique et elle est allée en chercher jusque dans les riantes Vallées du Saguenay.

L'Immaculée Conception.

Le 8 décembre. Il brille enfin ce jour appelé par de longs mois d'espérance et d'amour. Oh ! le superbe bouquet qu'on offre ici à Marie, pour célébrer son triomphe sur le péché originel ; trois mille Hosties, distribuées aux fidèles de notre Cénacle, sont les fleurs immortelles qui le composent.

Sous les décorations, notre chapelle a vraiment des airs de fête. Le trône du Roi se dresse majestueux ; sur les degrés la nature étale sa riche verdure et ses fleurs, et l'"*Immaculata*" brille en lettres de feu.

A côté, sur l'autel de la Vierge Immaculée, cent lumières scintillent au milieu de virginales floraisons. Tout le jour, les enfants de Marie se pressent autour du trône de leur Mère. Les offices sont grandioses ; les chœurs de chant se surpassent ; l'âme émotionnée s'envole et se berce dans l'infini.

Un salut très solennel clôt la fête ; puis chacun s'en va, emportant dans son cœur un bien doux souvenir du "Cinquantième de l'Immaculée-Conception."



L'AISSÉZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS.

D'après C. G. Pfannschmidt.